

Errance et chocolat



Sabrina Richard

Errance et chocolat

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS

Collection Coup de cœur

93200 Saint-Denis – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS Collection Coup de cœur

175, boulevard Anatole France, 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-81213-202-5

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Aux lapins.

Avant que tout s'éveille
Attrapez-moi
Mais pas le bout des ailes
Une fée c'est fragile parfois
Avant que minuit ne vienne
Attrapez-moi
Jeux de mains, jeux de M
Emoi.

Mylène Farmer
L'histoire d'une fée, c'est...

C'est le dernier jour.

J'aurais dû m'en douter ou au moins regarder le calendrier.

Mais le signe le plus net, c'est encore la figure de Clarisse, ma supérieure. Clarisse a cinquante-trois ans mais auréolée d'une distinction charmante et de surcroît armée d'une plastique redoutable pour ses congénères, on lui en donne facilement quarante. Avantages considérables pour chercher un emploi, un amant ou même les deux en même temps.

Clarisse aime le travail bien fait, l'exactitude, l'efficacité, les tulipes jaunes, les canards au Calva, les escapades surprises, les fruits de saison, les assiettes carrées, la musique d'ambiance, l'alimentation bio et probablement aussi les parties de jambes en l'air mais ce n'est pas le sujet.

Donc j'aurais dû mieux interpréter les attitudes de Clarisse, disais-je. C'est facile avec les Poissons, leur visage parle pour eux ; une contrariété, une appréhension et voici leur face plus fermée qu'une forteresse ou au contraire, un contentement et leur figure rayonne il n'y a donc rien à ajouter. Bien sûr c'est idiot de se servir du signe astrologique de Clarisse alors que ça ne signifie rien. Cependant, j'aurais pu y discerner sans l'ombre d'un doute qu'elle aurait une journée difficile en partie parce qu'aux Éditions de la Licorne, ils allaient se séparer de moi.

Un drame.

Car, en dépit de son professionnalisme et les jours passant, ma supérieure s'était attachée à moi. Et pourquoi pas ? Il faut dire au passage que j'ai noué avec Clarisse des liens qui n'ont pas grand-chose à voir avec des rapports purement hiérarchiques et quelque peu

froids. L'amour inconditionnel des livres, la passion de la langue française, le penchant pour le cinéma de Woody Allen, la nature ouverte de Clarisse et encore d'autres raisons ont créé une relation à part. La preuve que des sentiments peuvent éclore en milieu professionnel ?

Foutaises ! Car si Clarisse n'est pas en joie c'est parce qu'elle comprend qu'elle devra travailler doublement mais sans être payée doublement.

Aussi, je ne sais pas par quel bizarre procédé, l'idée m'est venue, planante mais persistante, qu'avec un peu de chance, je décrocherais une place fixe ici même à force de bonne volonté, de zèle et d'ardeur.

Alors quand Clarisse m'a fait asseoir dans son bureau pour bien clarifier que mon contrat ne pourra pas être renouvelé parce que la librairie ne peut plus se payer d'extra, j'ai tout de suite pensé, dans un éclair de lucidité :

– Merde, mon loyer.

C'est dommage que je sois si matérialiste ou si peu sauvage.

Ainsi, j'aurais pu jouir d'une existence bucolique, paisible, vierge de facture, d'échéance, de griefs entre voisins. Mais hélas, étant imparfaite et vivant dans un monde imparfait, j'ai donc un loyer très imparfait à payer et mes seuls revenus provenaient de ce travail en tant que libraire. Vient alors la deuxième pensée profonde : ça fait des mois que je sais que cet emploi est temporaire et je n'ai pas encore commencé à chercher ailleurs.

On dirait que tout passe en accéléré d'un seul coup, tout ça parce que j'ai cessé de rêver.

– Et sinon pour mes manuscrits, Chazel a fini par les lire ?

Maintenant que je pars d'ici avec certitude, j'aimerais lui poser la question. Jusqu'ici je n'ai eu droit qu'à des rumeurs troubles, des bruits de couloirs à peine audibles sur les liens entre elle et Chazel. On murmure par là qu'ils se lancent régulièrement dans les joyeusetés quand on murmure par ailleurs que Monsieur le Directeur est marié depuis vingt ans et observe une fidélité sans pareille.

Moi je pense que comme personne ne peut rien savoir là-dessus, autant le demander aux intéressés. C'est à base de ce matériau que l'on bâtit des légendes. Celle de Marilyn en est le plus fameux exemple. Combien de bruits, combien de paroles, combien de rumeurs, combien de chahuts n'a-t-elle pas fait courir sur son

compte ? Et parmi eux, combien sont véridiques ? Maintenant, tout cet ensemble fait partie du mythe et les choses restent ainsi.

Mais à la différence de l'actrice du Nebraska, Clarisse est bien vivante et qui plus est, devant moi. Pourtant, par crainte de laisser un mauvais souvenir, je choisis de me taire. Et puis, comment je peux songer à des futilités semblables alors que sa réponse peut s'avérer vitale pour moi ? Sans doute parce que c'est la cinquième fois que je pose cette question et que je finis par m'attendre à l'éternelle réponse.

Clarisse passe une main dans ses cheveux teints en noir tandis que ses yeux aigue-marine se ternissent.

– Il n'a pas dû être convaincu.

– Tu sais s'il a fini par en lire ou pas ?

– Aucune idée...

D'où vient ce sourire, pourtant ?

– Qu'est-ce qu'il y a Clarisse ?

– D'accord : ça lui a pas mal plu et il m'a dit qu'il te contactera cette semaine.

J'ai cru que j'allais me réveiller et me retrouver dans mon lit.

Mais non.

Je me sens tellement bien que j'aurais pu en mourir. C'est fou comme je suis capable de passer d'un extrême à un autre en si peu de temps ; je suis un être très bizarre.

Mon loyer est passé instantanément aux oubliettes. Exit ! J'ai eu presque envie d'embrasser Clarisse même si elle n'y était pour pas grand-chose certainement ; pourtant ça ne fait pas de différence, j'ai ressenti une intense gratitude envers elle.

J'ai dit merci mais elle a semblé songeuse alors je n'ai pas insisté. Avant de quitter les lieux, j'ai cherché Jérémie pour lui dire un au revoir tout simple et sans violon, juste pour au moins saluer ses nombreux traits d'humour et sa répartie. Mais Joris, un vieux libraire fatigué de la littérature moderne et surtout de lui-même, m'a signalé son absence d'un ton qui faisait largement entendre sa désapprobation.

Depuis mon passage aux Éditions, mes pieds ne touchent plus terre, je vole littéralement. Cette nouvelle me fait presque oublier que je suis de sortie ce soir puisque mon cher Camille a eu l'initiative incroyable de m'inviter à dîner.

Pourtant, toujours fidèle à lui-même, il n'est toujours pas arrivé alors que les minutes commencent à dégringoler. Les portables sont inutiles et ne sont que des joujoux pour remplir les poches et occuper les mains. Je me suis souvent demandé s'il agissait à dessein ou s'il est particulièrement inconscient du désagrément qu'il cause ou s'il est purement et simplement égoïste comme pas deux. Ma plus grande rivale n'est pas une grande femme blonde au corps impeccable toute en courbe et en galbe mais bien la vie elle-même. Car Camille est avant tout amoureux de la vie avant de l'être de moi. Il aime bien trop tous ces charmes et tous ces plaisirs que la vie offre : la bonne chère, les bons vins, les amis, les soirées, les excursions, la famille...

Je passe donc en dernier, ne pouvant offrir que quelques plaisirs seulement. Ce constat s'est imposé très vite mais il ne sert pas à grand-chose.

Tandis que j'en suis là à deviser avec moi-même sur l'attitude de Camille, des mots naissent sur le papier et très vite, un ensemble se tisse, un début de nouvelle, titrée : des pommes et des poires.

Au premier abord appétissantes, les pommes dans lesquelles j'avais croqué s'étaient vite révélées déjà gâtées, présentant des taches brunes derrière leur belle apparence quand il ne s'agissait pas d'un vers qui avait déjà creusé sa galerie. Ces fruits étaient donc pourris. En référence à leurs vices, on dit seulement « pourri » sans qu'il y ait de nuance.

Concernant les hommes, le vocabulaire ne saurait être si dépouillé. Selon moi, il existe trois grandes catégories de mâles à fuir : les amnésiques, les icebergs et les désaxés.

La première catégorie se contente de vous oublier tout simplement. On pense bien sûr que c'est parfaitement impossible. D'une part, à cause de son propre ego et d'autre part, parce que l'on se remémore avec l'acharnement d'une maniaque leur séance de séduction assidue, leurs caresses à peine esquissées. Mais voilà qu'un jour, ils perdent la mémoire. D'abord partiellement puis totalement. On aimerait attirer leur attention sur ce fait marquant :

« Il y a eu un décalage horaire de deux jours entre le moment où tu devais passer et maintenant ou c'est ma montre qui déconne ? »

Les icebergs, eux, ont le cœur gelé, tellement gelé, qu'il n'est plus en état de marche pour qui que ce soit et on sait bien à quel point une greffe du cœur est difficile.

Enfin, les désaxés sont de grands instables, tant sur le plan sentimental que professionnel, incapables de garder un travail ou une fille plus de trois semaines. Ils cherchent sans savoir quoi, où et comment mais jureraient se sentir vraiment bien dans leur vie.

Tomber sur une personne qui est la synthèse de toutes ces imperfections représente le comble de la malchance. Pourtant, je ne m'estime pas chanceuse pour autant.

Je lève le crayon, relis, rature, étoffe, rature et commence à bâtir un plan que je veux solide.

Sonnerie.

J'ouvre.

Il entre.

Je ne dis rien.

Pas de remontrance ni de remarque.

Pas question de me transformer en mégère alors que c'est le plus beau jour de ma vie.

Laissons couler.

Mais à force de vouloir éprouver ma bonne humeur, elle finit par se craqueler au moment même où, vingt minutes plus tard, il stoppe la voiture devant ce que l'on pourrait appeler un boui-boui.

– Pourquoi tu t'arrêtes là ?

– C'est hyper sympa, tu verras. En plus, t'as le menu à 10...

– Je vais te dire : pas question que je descende.

– Ce que tu peux être bourge. Incroyable !

Le moteur de la voiture tourne à vide. Après un soupir sonore, il dit :

– Bon, ok on va chez Pepperoni alors.

Vive le changement ! Osons l'inconnu !

Je crois que si je m'évertue à poursuivre cette relation qui ne ressemble à rien, c'est tristement parce que je suis lâche. C'est affreux, la lâcheté quand on voit tout ce que ça empêche dans la vie. Et quand on pense que la lâcheté s'accouple aussi de temps en temps avec la paresse alors c'est le coup de grâce. Il existe aussi quelques personnes que cette mascarade interloque. Enzo fut le premier à m'interroger ensuite il y a eu Morgan, ma sœur aînée mais j'y reviendrai.

Trêve de mauvaise foi, si j'en suis là aussi c'est à cause de cet ensorcellement fort populaire qui délivre sa pleine puissance au moment de l'extase partagée. Les plus experts parviennent à le réprimer mais pour ma part, je trouve que ça ne peut pas être vivable pour ne pas dire pire. Margot, meilleure amie et meilleure conseillère, s'en sort pourtant très dignement dans le domaine de la dissimulation sentimentale. Ce n'est pas forcément une qualité mais ça fascine au même titre que me fascine la marquise de Merteuil.

Nous prenons donc place dans notre restaurant routine. Le patron, un petit homme bien en chair à la peau cuivrée, nous salue avec sa bonne humeur coutumière et nous place à une table qu'il qualifie de discrète.

– Faut que je te dise, le directeur de là où je bossais a trop aimé ce que...

– Là où tu *bossais* ?

Je deviens rouge.

– Oui, tu sais j'étais qu'en temporaire et le contrat est terminé...

– Donc t'as plus de boulot. T'as même pas cherché en plus, je parie...

– Si mais j'ai rien trouvé, mentis-je.

– Ben, je sais pas comment tu vas faire avec ton loyer et tout...

Camille mastique ses aliments la bouche pleine, un legs familial. Pas besoin de lui demander ce qu'il mange, il n'y a qu'à le regarder. Un véritable coupe-faim. En l'occurrence ce qui me coupe l'appétit, c'est ce ton supérieur qu'il peut avoir parfois. Mais comme je suis censée être heureuse aujourd'hui, je ne renchéris pas.

Le dîner se poursuit, entrecoupé de bribes de dialogues et de regards dans le vide. Par moments, un rire d'une table éloignée vient déchirer la sage quiétude qui règne entre nous. Pourtant, ce jour de fête est le mien. Le patron vient nous dire un petit mot et s'assurer que tout va bien. Je me suis vue lui dire que l'ambiance n'est pas terrible à ma table mais comme il n'y peut rien, je me suis contentée de le remercier.

Il dit :

– Bon, c'est la maison qui offre les cafés. Deux express ?

Camille approuve de la tête et le patron s'enfuit avec son sourire légendaire.

J'aimerais parler à Camille de la nouvelle de Clarisse mais le voyant si lointain, je m'abstiens par crainte de commencer à penser que cet événement si remarquable pour moi est en fait ordinaire.

Mais après les cafés surgit la fausse note fatale :

– Alors, ça fait vingt-deux pour toi.

La crispation me rend si raide que j'en ai mal aux articulations.

Ça risque d'être dur de ne pas se fâcher même avec la meilleure volonté du monde. C'est bête parce que Camille peut être vraiment charmant mais je me m'aperçois qu'il lui manque certaines corrections.

– J'ai rien sur moi, Camille. Tu avais dit que tu m'invitais, t'as déjà oublié ?

– Ouais mais bon c'était pas pour le même resto aussi.

Je lui ai balancé mon verre de vin à la figure.

Mes nerfs allaient lâcher, je le savais.

Les jours avancent et je reste sans nouvelles. Comme les vilains scénarios commencent à assiéger mon esprit, je décide de me rendre directement aux Éditions. Ce sera peut-être un choc frontal mais j'ai un loyer qui attend d'être réglé et un propriétaire pas franchement conciliant. Malgré la fraîcheur de novembre, je choisis la marche au lieu du métro. Marcher empêche ma raison de divaguer trop loin.

Rue des Célestins, je croise Jérémie, ancien collègue et éternel déconneur.

– Tu vas où comme ça ? lance-t-il.

– Aux Éditions justement.

Son regard dévie.

– Ah bon... bah alors je te laisse...

– Mais tu vas pas travailler justement ?

– Euh non, pas là, non...

– T'as congé le mercredi ?

– Ouais c'est... c'est nouveau.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Ben, tu me demandes, je te réponds. Désolé miss mais là tu vois, faut vraiment que...

– Dis-moi ce qui se passe bon sang...

– Mais rien, rien, suis juste pressé et...

– Jérémie !

Je n'ai jamais crié comme ça face à une personne que je connais si peu. Je renifle quelque chose de pas clair là-dedans.

– Jérémie.

Il darde ses yeux noirs sur moi dans lesquels je ne perçois qu'une gêne immense.

– Tu veux que je te dise quoi au juste ?

– Pourquoi tu es si agité quand tu me croises par exemple.

Il se racle la gorge, ravale sa salive comme s'il devait préparer un discours sans fin.

– Ben, il est mort.

Je fronce les sourcils.

– Qui ça, le petit chat ?

– Chazel. Il est mort. Je voulais pas avoir à te dire ça, c'est quand même délicat et puis pour tes manuscrits et tout... enfin, c'est pas mon rôle d'être le messenger funèbre, je suis superstitieux, je sais c'est bête mais...

En partant ce matin, je m'attendais pas à ce genre de choc frontal.

– C'est vraiment nul, comme mort. Il s'est pris un pot de fleurs en terre cuite sur le crâne. C'est pas croyable d'imaginer ça.

Non en effet et ça ne peut être que du Jérémie. Un cocktail d'humour loufoque et grinçant en même temps. J'allais le sommer d'arrêter ses bêtises mais son expression est si consternée et grave que je suis restée sans voix.

– Quoi alors c'est vrai ?

– Tu vois pourquoi je voulais rien dire. J'ai tellement l'habitude de déconner que je fais pas crédible pour les choses sérieuses après.

Moi non plus, je ne fais pas crédible devant mon propriétaire quand je suis obligée de lui jouer du pipeau sur l'air du « *je vous règle exceptionnellement dans trois semaines maxi.* » Cependant, alors que je croyais la bataille perdue, il a daigné m'accorder une rallonge de dix jours.

Cette fois, je me suis demandé si j'allais vraiment m'en tirer.

– T'es sûre que t'as besoin de personne en ce moment ?

Je n'ai jamais autant prononcé cette phrase en un laps de temps aussi court. J'ai dû éponger toutes mes connaissances, contacts et même vagues amis de mes parents mais rien. Personne n'a besoin de personne. Ce n'est pas une rallonge de deux semaines qu'il me faut mais une autre vie, moins bancale.

Sous le pont Wilson, je m'assieds sur les marches. J'ai pris l'habitude de venir m'asseoir un moment sous les ponts. Un peu comme une sorte de tic, de rituel.

L'air est relativement doux mais le ciel toujours un peu morne. En face sur l'autre rive, un clochard serre contre lui ce qui est sans doute l'une de ses meilleures amies : une bouteille de vin. Peut-être que d'ici peu de temps je deviendrai comme ça un jour : rouge et trop misérable pour être malheureuse. Je souris de mon fatalisme.

Le vagabond se met à tituber jusqu'à l'escalier qui donne sur le Rhône avant de se laisser tomber sur une des marches. Ensuite, il semble ne plus bouger. Je suis trop loin pour savoir s'il remue au moins les yeux. Les quelques personnes passant par là ne font pas attention à lui ou évitent de le regarder.

Je n'arrête pas de penser au tragique destin de Chazel. Quelle drôle de mort. Elle ressemble à une blague. C'est la première fois que je suis aussi retournée par le décès d'une personne que je ne connaissais pas vraiment. Et pour cause. Il existait de sacrés intérêts en jeu. Mais la vie, qui avait sans doute de bonnes raisons de le faire disparaître, s'est arrangée pour mettre au point ce magistral coup de théâtre. Le pire aussi, c'est que je n'arrête pas de penser à moi, même si j'essaie de détourner mon attention. Mais ce n'est vraiment pas évident. Il n'y a que dans le cerveau des morts où il ne se passe plus rien.

Je jette un œil en direction du clochard. On dirait qu'il s'est assoupi.

Ce serait pas mal de trouver un moyen de payer ce foutu loyer quand même.

Les entretiens professionnels se sont donc succédés, poussifs et invariablement brefs. Je ne regarde qu'une chose : le sablier du temps qui se vide et pourtant je ne peux pas aller plus vite.

Comme souvent lorsque je suis en panne d'idée ou en manque de remontant, je retrouve Morgan chez elle.

– Ah, salut !

Je manque de m'étrangler lorsqu'elle vient m'ouvrir en nuisette, ses cheveux blonds en bataille. J'hésite à entrer.

– T'es pas seule ?

– Depuis peu.

Comme toujours, l'appartement est un joyeux désordre. Chaque fois que Morgan me reçoit chez elle, j'ai souvent l'impression qu'il y a eu un séisme. En effet, il n'y a pas un seul meuble ou un seul recoin qui ne soient saturés de vêtements et de papiers de toutes sortes.

Dès le plus jeune âge, elle avait manifesté une hostilité naturelle envers le ménage. « Astique tes meubles, Morgan ! Ta chambre est une vraie toile d'araignée ! » grondait ma mère. Ce à quoi ma sœur rétorquait : « Et alors, ça regarde que moi ! Ma chambre, c'est comme ma vie : t'as pas à y mettre les pieds, espace privé ! »

Elle s'assoit sur ce que l'on pourrait appeler une chaise et allume une cigarette.

– Quelle tronche, la vache ! Tu reviens des enfers ?

– Dans le mille.

– Alors ça ressemble à quoi ?

– Ça ressemble à un couloir vide où beaucoup de questions défilent dans ton crâne. J'ai dû attendre des heures dans l'antichambre avant de tomber sur la gardienne de l'enfer.

– Elle était comment ?

– C'était une secrétaire avec un bâton dans le cul.

– Ils ont ça aussi en enfer ?

Je ricane en m'asseyant sur le lit défait.

– Surtout là-bas.

Ma sœur se lève et me dit : « je vais te faire un café. » Peu à peu, mon aigreur et mon angoisse se diluent dans l'air de cet appartement aux allures de champ de bataille qui sent vaguement le mâle. Mon cauchemar de tout à l'heure devient fumée même si je sais que dès la porte de l'appartement franchie, il renaîtra de ses cendres. Mais qu'importe, cette tranquillité relative du présent ne doit pas être ternie.

– Merci, dis-je en saisissant la tasse fumante, et toi, t'as perdu la notion du temps ou t'es en vacances ?

Morgan me jette un regard espiègle.

– Je travaille jamais le lundi, tu sais pas ça ?

On se regarde avant de s'esclaffer. Elle allume sa deuxième cigarette.

– D'ailleurs, ça tombe bien parce que je suis crevée, Ruben a passé la nuit ici.

En effet, ma sœur est assez marquée en cette fin de matinée, désormais les nuits agitées s'impriment sur le visage.

– Mais bon, de toute façon, je crois pas que je te le montrerai un jour... il risque de pas faire long feu.

...« Je te le montrerai » à l'entendre, on serait tenté de croire qu'il s'agit d'un trophée ridicule.

– Le truc, tu vois, c'est qu'il est vraiment mou... je m'ennuie, voilà.

Je pose ma tasse, savourant ce quart d'heure de bavardage futile. Depuis le lycée, ma sœur n'a décidément rien perdu de sa boulimie masculine. Fondamentalement cœur d'artichaut, elle a toujours été incapable de se fixer pour plus de quelques semaines et courait plusieurs lièvres à la fois car inapte à choisir. Mais je suis un peu injuste envers elle car c'était plutôt elle qui était poursuivie.

Morgan est, pour moi, comme un bain chaud ou plutôt une bouffée d'humour baroque et d'humeur fantasque.

Je me souviens que ce trait de caractère ne plaisait pas du tout à mes parents et plus spécialement à ma mère, et ce, dès l'adolescence.

Un jour que ma sœur avait omis de chaparder son relevé de notes pour éviter les sermons, ce furent mes parents qui l'eurent entre les mains. Mon père s'était contenté de lancer un ou deux avertissements cinglants qui étaient vite retombés, raides morts, aux pieds de Morgan. Quant à ma mère, atterrée à la lecture de ces notes ressemblant plus à des cratères qu'à des chiffres, elle avait soupiré :

– Tu pourrais pas grandir un peu ?

– Pourquoi faire ?

Impossible de résumer Morgan mieux que cette phrase.

Et voici ma sœur des années plus tard, encore plus affirmée dans sa lutte contre l'autorité et l'ordre surtout. Cet appartement en est la preuve vivante. Guerre froide contre le sérieux qui ne fut pas sans peine.

– Par contre, continue ma sœur, ce qui est à peu près sûr c'est que tant que j'ai pas trouvé mieux, je reste avec. Autant garder une bouillotte pour les nuits fraîches.

On se regarde en gloussant.

Parfois, elle pourrait sembler insensible alors qu'en fait, elle a surtout l'esprit pratique.

– Et maman ? dis-je en finissant mon café. Tu dois la frustrer.

– Oh non, plus tant que ça. Avec moi, il a bien fallu qu'elle se fasse une raison. J'aime pas prendre les choses au sérieux, est-ce que c'est si dramatique ?

Quatrième cigarette.

Elle expire une bouffée la tête en arrière.

– L'enfer... c'est pas vraiment différent d'ici, tu crois ?

– Ce que je crois c'est qu'on y est déjà en enfer.

– Ça m'aurait étonnée ! Et pourquoi ça ?

– À cause de l'absurdité. L'absurde, c'est l'enfer, c'est quelque chose qu'on ne peut pas maîtriser, tu comprends.

Ma sœur fronce légèrement les sourcils comme si je venais de prononcer une parole très intelligente puis hoche la tête avec conviction.

– Pas bête... et sinon, à part ta visite en enfer ?

– À part ça, néant.

– C'est pas la même chose ?

Je souris.

– Et Camille ?

– Toujours aussi fidèle... à lui-même.

– Ça reste un mystère pour moi, je comprendrai jamais ce que tu lui trouves.

– Oui je sais mais parfois, on choisit pas de qui on va s'enticher.

– C'est pour ça que je m'entiche jamais. Trop risqué.

Un silence s'étire. J'entends le tic-tac de l'horloge murale ornée de strass, un souvenir des vacances sur la Costa Brava, deux ans auparavant.

– T'as pas eu de chance avec Chazel.

– Ouais, lui non plus.

– Tu recherches à bosser ?

Mon instant de douce frivolité me glisse entre les doigts.

– Forcément.

Assise en tailleur, Morgan se noue les cheveux en une sorte de chignon raté.

– C'est marrant, on croirait que ta vie en dépend.

L'humour de ma sœur est vraiment décapant.

– Parce que pour toi c'est pas le cas ?

– Ça serait le cas si tu étais SDF.

– Ben, j'en suis pas très loin, figure-toi. J'ai pu obtenir deux semaines de rallonge pour le loyer mais...

– De toute façon, t'auras des aides alors y a pas le feu.

Ma sœur me fixe avec une pointe d'amusement. Elle se lève vers la cuisine pour aller chercher un nouveau paquet de cigarettes et me tend une tablette de chocolat au lait aux noisettes. L'histoire d'amour que nous vivons Morgan et moi avec le chocolat défie toutes les histoires d'amour. Étonnant d'ailleurs de trouver chez celle qui ignore la fidélité cette passion exclusive et surtout millénaire pour cette friandise, tour à tour antidépresseur, meilleure amie et grande donneuse d'extases.

– Tu fumes pas un peu beaucoup, ces derniers temps ?

– C'est normal, c'est parce que je compense.

– Tu « compenses » ?

– Ouais, j'essaie de boucher mon vide affectif avec les cigarettes, paraît que ça peut marcher. Écoute, on le sait toutes les deux : t'es pas faite pour le monde réel...

– Oh, tu m'as fait peur, un moment, j'ai cru que t'allais me faire une révélation incroyable...

– J'ai pas fini...

– Je me disais aussi...

– Comme t'es pas faite pour ce genre de trucs, ça peut pas marcher et en plus comme c'est pas quelque chose que t'as vraiment envie de faire, ça peut doublement pas marcher.

Un silence tombe.

Ma sœur me regarde avec des yeux sérieux. Je me lève, m'accoudant au plan de travail de la cuisine tout en ruminant ses paroles et en croquant dans la tablette.

– Et donc ?

– Regarde, si on n'a pas choisi d'être sur terre c'est bien pour qu'ensuite on fasse des trucs qui nous plaisent sinon on s'en sort plus, attends, t'imagines ?

– C'est une bonne théorie...

– Je te conseille de rester dans le milieu littéraire en priorité. Laisse tomber les boulots de secrétaire, de serveuse, de vendeuse. Reste dans le milieu.

– C'est ce que j'essaie de faire mais c'est pas évident et tant que le veau d'or règne en maître je ne serai pas assez puissante pour refaire le monde.

– C'est qui le veau d'or ? C'est le patron de ta secrétaire coincée ?

Le téléphone se met à sonner. Trois sonneries retentissent sans que Morgan ne fasse le moindre mouvement.

– Tu décroches pas ?

– Non, c'était Ruben. Il m'énervait à téléphoner comme ça tout le temps... Je sais pas ce qu'il a avec moi.

Elle s'arrête, pensive.

– Tout compte fait, je sais pas si je vais résister longtemps à la tentation de le quitter.

Ah, ma sœur et son cœur d'artichaut ! Puisses-tu ne jamais changer, déesse de la pagaille et du plaisir, ainsi nous passerions notre existence à prendre les choses avec dérision.

La question du loyer s'est tassée grâce aux aides venues en temps et en heure pour une fois. Au fond, je n'en avais rien à faire ; ce n'est qu'une question d'intendance, de paperasses, mais ne pas être concerné par ces questions fait toujours mauvais genre et je suis bien obligée de m'y intéresser un minimum, car comme vous le savez déjà, dormir à la belle étoile en toute saison ne cadre pas tout à fait avec mes goûts.

Ce qui m'importe vraiment c'est de continuer à écrire, de continuer à chercher un éditeur. Voilà ce qui compte.

Seulement la question terrible revient me hanter. Est-ce que j'ai du talent ?

Chazel est mort, il ne peut plus rien m'apprendre à ce sujet. Parfois, souvent le soir, alors que mon imagination déborde et se met

à délirer, c'est toujours les mêmes fantasmes qui reviennent : « Raquel, bonsoir. Merci d'avoir accepté notre invitation ici ce soir. Alors tout d'abord, avec le succès que vous connaissez aujourd'hui, est-ce que vous avez connu des grands moments de doute tout au long de votre parcours ? » Et là, je réponds : « Oui bien sûr, en permanence. On se demande si on ne se trompe pas, si on est conseillé par les bonnes personnes et surtout si on a du talent et je suis vraiment heureuse maintenant de constater que j'en ai, finalement mais c'est un art exigeant, il faut se renouveler chaque jour. À tous ceux qui se lancent dans l'écriture, je dirai surtout de ne jamais abandonner... » Non mais oh ça va pas, non ? Fantasmer en plein jour, comme si c'était la meilleure chose à faire !

Ma conscience fait bien de me rappeler à l'ordre, parfois c'est nécessaire surtout dans des cas semblables où la dérive est spectaculaire. Trêve de verbiage, sinon je vais être en retard à mon rendez-vous.

Ici dans le quartier des affaires, j'ai l'esprit qui tangué. On trouve de grands et hauts immeubles aux fenêtres luisantes, des gens avec des serviettes noires qui ont l'air de parler tout seul alors qu'en réalité ils conversent avec leur oreillette.

En tâchant de garder la cervelle vide, lavée d'idées et de pensées dangereuses, je me poste devant les tramways qui vont et viennent mais ce n'est vraiment pas facile, de penser à rien. On dirait que j'attends le Messie avec mon sac plein à craquer et mon air ahuri. Bon, je me concentre sur le rien.

Au bout d'un moment, je la vois s'avancer vers moi. Fine et longue comme une tige, enveloppée dans une tunique compliquée d'un grenat flamboyant, elle se fend d'un sourire amical.

— Désolée, j'ai mis un peu de temps... on va aller dans un café, ce sera plus pratique que chez moi.

J'approuve mécaniquement et nous entrons dans un bar du grand centre commercial. Au risque de paraître brusque et pressée d'en venir au fait, je lui tends mes écrits sans aucun préambule.

— Ya de la matière, on dirait... Je peux y jeter un coup d'œil rapide maintenant ?

— Avec plaisir !

Cette hâte me surprend agréablement. Elle noue ses cheveux blond platine et chausse ses lunettes, des lunettes délicates sans monture.

« Plume aérienne, infime, si agile dans l'air qui chavire et tournoie, je délire, me perds en un rire futile, petite folie. C'est le vent qui me pousse, c'est par lui, dans cette course, ce fol envol que je goûte à la fantaisie. Mes bras sont encombrés d'effluves brassées au hasard des routes, jetées pêle-mêle, n'importe où... et quand tombe la nuit, je m'enfuis vers les mirages de mes songes, je m'enfuis ailleurs, nulle part, partout. Quand le soleil dort, je m'évapore.

Qui donc saura m'attraper ? Petite plume cachée qui contemple, en catimini, le monde dans le noir de la nuit. Ma tête est pleine de souvenirs qui respirent tandis que mon présent agonise sous les rayons d'un soleil mort. Personne pour m'attraper. Personne pour me garder. Je m'évade, survole les cages, je gesticule, déambule, vagabonde parmi mes propres rêveries. Sans futur ni bagage.

L'amour est un trompe-l'œil, le plaisir, un soupir. Que j'aime frémir. Pourquoi des promesses alors qu'il existe les caresses ?

Je choisis l'amnésie et la beauté sauvage de la nuit. Pour recommencer, pour toujours recommencer... »

Je la laisse lire sans oser bouger par simple peur de détourner son attention. Sur son front, un pli lui est apparu entre les deux yeux. Parfois, elle sourit ou émet un très léger rire. À d'autres moments, elle devient grave ou pensive. Je guette les moindres changements de son expression.

Lorsqu'elle estime en avoir lu suffisamment, elle me questionne sur le choix de tel ou tel mot, sur le pourquoi de cette nouvelle, suggère d'autres dénouements, propose d'éventuelles idées.

Alors je me dis que je l'avais jugée trop sévèrement. Pour moi, Diane était surtout une femme mondaine toujours coincée entre deux rendez-vous futiles qui n'avait que faire de rendre service aux autres. Lors d'une soirée, je l'ai connue par le biais d'Enzo, ami peintre exubérant aux mœurs débridées. Il savait que Diane avait beaucoup de relations alors il s'était dit que peut-être cela pouvait marcher. J'avais gardé son numéro au cas où en me disant que jamais je n'oserais importuner cette femme frivole et pressée.

Elle sourit.

– C'est souvent très... désespéré, non ?

Je lui renvoie un sourire à mon tour.

– Si peu.

– L’essentiel, c’est que cela ne soit pas désespérant. Le public a horreur de lire des histoires déprimantes. Ça n’attire pas ; à juste titre d’ailleurs. Et puis, je vais vous dire ; tout a déjà été écrit, tout. L’unique intérêt est d’écrire différemment, autrement.

Elle avale une gorgée de café en se raclant un peu la gorge.

– Dans ce que je viens de lire, il y a de la qualité, du style mais il faut plus de rigueur. Ce n’est rien de très compliqué, cela s’apprend. Là n’est pas l’important, l’important vous l’avez et vous pouvez encore l’améliorer.

On dirait bien qu’elle connaît le sujet.

Je rosis de plaisir. Je me sens quelqu’un, c’est bête à dire mais c’est plus fort que la raison.

– Vous croyez pouvoir en faire quelque chose ?

– Bien sûr, je peux toujours en parler autour de moi, cela ne coûte rien.

Là, je m’attendais à mieux.

– Vos manuscrits sont protégés ?

– Oui, oui et puis les originaux sont chez moi.

– Très bien.

Elle insiste pour me ramener chez moi. Sa voiture embaume le *Mademoiselle Chanel* mêlé à l’odeur du cuir. Plus nous parlons, moins je retrouve cette femme superficielle et arrogante de la soirée. En vérité, j’ai beaucoup de mal à croire qu’il s’agisse de la même personne.

Mon appartement est un bateau qui tangué. Je me sens grisée, étourdie comme si le sol tremblait, des couleurs vives plein les yeux. Pourtant rien de concret n’est arrivé.

C’est l’histoire des mots.

Les mots et leur pouvoir.

Seule la vacuité des semaines est parvenue à percer le nuage sur lequel j’avais fini par élire domicile sans même m’en rendre compte. Ma gloire qui paraissait presque possible se mue à présent en une quête désespérante pour entendre à nouveau la voix rauque de Diane.

Tout ce que j’obtiens cependant, c’est la voix métallique d’une toute autre femme : « *Vous êtes sur la messagerie du 0613697505. À la fin de votre message, si vous souhaitez le modifier, tapez #. BIP.* »

Par souci de ne pas être identifiée comme une authentique monomaniaque, je me suis ordonné de ne laisser que trois messages en l'espace de deux semaines.

En parallèle, j'ai passé plusieurs coups de fil à des amis, connaissances, professeurs de lettres pour glaner quelque information utile pour moi. La pêche fut médiocre. Désabusée, je laisse pourtant un message chez Enzo, lequel ne m'a jamais rappelée.

La vie est une longue course.

La télévision marche en sourdine. Des lambeaux de lumière dansent sur les murs. Je veux réussir, je le veux tellement.

De temps en temps, je jette un œil distrait sur mon portable qui, ce soir, a décidé de ne pas sonner. Je veux réussir, j'en ai vraiment besoin.

Je jette quelques coups d'œil vides vers le poste tout en me peignant les ongles avec un vernis carmin. Mais ça ne fonctionne pas. Qu'allais-je faire ensuite ? Il fallait absolument que je sache ça très vite parce que la moindre seconde restée vacante pourrait s'avérer fatale.

– Qu'est-ce que je pourrais bien faire ensuite ? Je pourrais... le ménage, non, c'est pas possible, la cuisine non plus... qu'est-ce que je pourrais faire... Bon, je vais me vernir les pieds tant qu'à faire.

Mais ça non plus, ça n'a pas beaucoup d'effet. Une fois que la tête est prise, c'est fichu, ça contamine tout le reste, fatalement. Ça descend lentement avant de se répandre dans les veines. Pourtant, il y a des soirs où je n'y pense pas, où les heures coulent tranquillement jusqu'à ce que je m'endorme profondément en croyant oublier qu'il arrive très bien à se passer de moi.

À la télévision, des célébrités habilement saupoudrées de fond teint exhibent leur face hilare devant un public qui ne l'est pas moins. Tout le monde semble s'amuser beaucoup. Dommage que ça ne fasse pas vrai. Je zappe au hasard et tombe sur un téléfilm. Un commissaire de police réprimande son subalterne. Je change de chaîne encore mais ne regarde plus rien.

Seul reste le bruit. Encore une soirée en solo alors que je me sens deux, alors qu'il bouffe toutes mes pensées. Camille n'est que poison. Pourquoi je ne pars pas, bon sang ? Sans doute parce que j'ai un côté tordu qui aime la souffrance et la fait durer à l'infini. Mais sans doute

parce que ça me permet aussi d'écrire des belles choses et vu les ambitions que je caresse, cette recette est plus que jamais conseillée.

Hélas, il n'y a que le spleen qui met du brillant sur les mots, il n'y a que la peine pour donner cette beauté si particulière aux termes. C'est le goût salé des larmes mêlé à celui de l'encre. Ma décision de demeurer enchaînée à cet amour destructeur est donc cohérente ; j'entretiens mon spleen pour continuer à écrire. Tranquille, sans nuage à l'horizon, je n'écris que des choses mièvres et fadasses. Sinon, il faut que je fabrique dans ma tête un sentiment un peu triste. Cuisine personnelle comme on dit et pourtant je ne suis pas persuadée que ça fonctionne à chaque fois.

Je pense à Margot, comme ça. Mes pensées n'ont aucun lien entre elles, comme mes idées. Je suis une personne profondément déstructurée.

Margot donc, n'a rien à voir avec une confidente d'occasion ou une copine de location spécial samedi soir, et pourtant je ne suis toujours pas parvenue à lui trouver un titre plus prestigieux et plus reconnaissant encore que celui de « meilleure amie » car Margot, à une certaine époque surtout, c'était mon ombre. On séchait les cours de biologie, on subissait les mêmes affronts durant les cours de sport, on avait les mêmes pensées meurtrières envers les profs qui nous clouaient une sale note, on pleurait parfois pour rien mais qu'est-ce qu'on s'amusait finalement ! Surtout lorsqu'il fut question des garçons... très divertissant, nouveau, inédit mais c'est aussi là où j'ai appris à partager Margot, à diviser en deux ma propre ombre. Un jour que je devenais vraiment jalouse, je lui ai craché mon mécontentement :

– T'es plus mon ombre, Margot.

– Ahlala... ce que tu peux être gosse.

J'avais pensé lui fermer son clapet mais ce fut elle qui eut la réplique venimeuse que je n'attendais pas du tout.

Elle avait souri de toutes ses dents devant le miroir fixé au mur de sa chambre avant de cercler ses yeux marron d'un trait de crayon khôl.

– On sera toujours inséparable, toi et moi de toute façon. Tu sais pourquoi ?

Médusée, je secouai la tête.

– Parce que, garçons ou pas entre nous deux, personne s’entend comme nous, tu peux me croire.

C’était vrai car malgré tout, c’était ce que je pensais aussi. J’étais si contente qu’elle confirmât cette pensée que je dus la laisser folâtrer allègrement en attendant de recueillir ses premiers cancans. Contrairement à d’autres filles plutôt fleur bleue, elle savait se montrer hâbleuse, habile avec les mots et lointaine sitôt qu’elle sentait le vent tourner. C’est son truc à Margot, les garçons alors que pour ma part, ce chapitre-là vint plus tardivement.

Mais bien sûr, les choses changent.

J’ai envie de cigarettes et d’une montagne de chocolat au lait. Peut-être que moi aussi j’ai besoin de compenser ou peut-être que je n’aurais jamais dû arrêter de fumer trois mois auparavant. Je me lève pour ouvrir le réfrigérateur et le referme aussitôt.

Plus tard, fermer les yeux dans le noir complaisant de la nuit qui s’avance lentement comme une marée haute et puis se donner le droit de croire en la minuscule étincelle dont l’éclat fragile crépite tout au fond de mon âme usée.

Camille est arrivé hier soir vers minuit, relativement ivre. C’est la jeunesse qui veut ça. Quand on est jeune, on se doit de se bourrer la gueule sinon ça fait très suspect pour ne pas dire ringard. Voilà une chose que Camille a bien comprise. Il suffit donc de considérer que c’est la tradition et que c’est vaguement amusant pour que ça passe mieux.

Et c’est vrai que c’est amusant ; quand il boit il dit des choses adorables, tellement tendres qu’il ne faut pas rater l’instant, c’est la même chose avec les éclipses : il faut être là. Mais ses mots sont vrais et sonnent juste. Ils révèlent les sentiments cachés et muets qu’un Camille sobre s’empresse de dissimuler sous des dehors de briseur de cœurs. Mais à terme, ça ne mènera nulle part, c’est certain. Parfois même, je regrette d’avoir croisé sa route parce que tôt au tard, quelque chose va craquer. C’est comme l’histoire du renard dans le Petit Prince ; tout est question d’apprivoisement et d’attache ce qui revient à décider de s’enchaîner à l’autre de manière plus moins douce mais réelle. Une fois cette étape franchie, la douleur commence car personne ne peut garantir le toujours.

À onze heures passées, ce matin-là, Camille me tire du lit.

- Allez, bichette faut pas traîner, on est déjà en retard...
- Pour ?
- Pour le foot. Y a un match. J'ai dit à Alex qu'on y serait.
- Mais j'en ai rien à foutre, moi...
- Allez vite, faut s'activer là...
- Camille, tu m'écoutes ? dis-je en me redressant sur le lit.
- Mais non je t'écoute pas ! J'ai pas que ça à faire, je te dis qu'on est à la bourre...
- Et après ? C'est qui Alex, c'est le roi ? T'as déjà oublié que ce salopard m'a parlé comme si j'étais une vulgaire prostituée en service...
- Ouais enfin, t'étais pas habillée comme Chantal Goya non plus, on était plutôt proche de Pamela Anderson...
- C'est vrai que c'est de ma faute, j'avais oublié.
- Écoute, on va pas remettre ça ; il a maté ton décolleté plutôt bien visible, t'as été vexée de son discours d'amateur de belles formes...
- Faux ! C'est ta conduite pourrie qui m'a anéantie, il m'humiliait en public et toi évidemment, t'as rien dit, t'as fait comme si on se connaissait pas, comme si t'étais devenu sourd...
- Raquel, on peut arrêter les lamentations ? C'était y a plus de quatre mois cette histoire ! Passe à autre chose, bordel !
- Je vais passer à autre mais tout de suite. Fous-moi le camp !
- Et voilà c'est reparti !
- J'en peux plus Camille, je suis à bout, je peux pas faire plus.
- Allez, Raquel, on verra ça plus tard, vraiment c'est pas le moment.
- Silence.
- Il s'agite, ramasse des affaires à lui, prend son téléphone portable, joue avec.
- Si, c'est le moment. C'est le moment de s'arrêter là.
- Ça y est, t'es prête ?
- Camille...
- Allez, moi suis prêt...
- Camille...
- Je vais récupérer la voiture et...

– Merde mais je te dis que je viens pas, que je veux plus voir ta tronche, que je veux plus entendre parler de ton détraqué sexuel de copain, que je veux plus avoir à supporter tes sales manies en espérant qu’il se passera un déclic dans ta caboche de dégénéré !

– Mais qu’est-ce...

– Sors de là, je veux plus te voir ! Allez !

– Je te donne pas deux jours pour me rappeler...

– Fiche le camp.

– Deux jours ! Là tu fais la mégère, tu cries, tu tapes du poing alors que c’est toi qui as un problème. Si tu sais ce que tu veux pourquoi tu me colles, hein ? T’attends quoi pour te casser ? C’est vrai il paraît que j’ai que des défauts...

– Arrête !

– Et Camille, c’est pas bien et Camille ceci, et Camille je souffre... pourquoi tu te trouverais pas un gentil bonhomme que tu dresserais comme le chien-chien à sa mémère ou sais pas moi un caïd qui te rendrait plus dévergondée, Miss Coincée...

Alors qu’il tourne les talons, je m’empare du premier objet qui traîne sur ma table de nuit et le balance dans sa direction.

Camille s’écroule net.

Un instant pétrifiée, tous membres tendus, je ne fais plus un geste, ahurie par mon acte de folie.

Le regard vitreux lancé vers ma table de chevet, je comprends que je viens de lancer mon cendrier, tellement lourd que je ne l’ai jamais déplacé de ma table de nuit. Alors qu’un silence funèbre s’épaissit, je ne parviens plus à me mouvoir, tremblante, froide et bouillante à la fois.

Au prix d’énormes efforts, je parviens à articuler :

– Camille ?

C’est le silence qui répond. C’est alors que je commence à penser à Chazel et son pot de fleurs et je me mets à trembler de plus belle.

– Camille ? Camille... Camille. Camille ! Camille !

Je ne peux pas m’approcher, je ne veux pas regarder. La panique me submerge dans son silence de mort.

– Camille !

– Humm...

Bon sang.

– Camille ?

– Humm... j'ai... mal au crâne, la vache.

Il commence à bouger lentement. C'est là que j'ai vu la blessure et que j'ai failli me retrouver par terre avec Camille. Du sang-froid, surtout du sang-froid, pas le moment de flancher, sinon c'est la catastrophe. Respirant un bon coup, je prends ma victime délicatement par le bras.

– Viens, je vais t'emmener aux urgences, faut pas traîner.

Hystérique, toujours tremblante et en nage, je ne sais pas comment j'ai réussi à conduire dans un état de nerfs pareil sans faire de morts.

Par chance, il a été pris en main très vite à l'hôpital. On m'a dit qu'on le garderait en observation au moins jusqu'à ce soir et que je pourrais repasser d'ici là.

Un instant, je ferme les yeux et je commence à me demander si je suis bien la cause de tout ça.

Je tourne en rond chez moi, hantée par mon geste de colère. Je viens de devenir quelqu'un d'autre. J'ai changé de peau, essayé un rôle inédit. C'est comme si mon corps venait de se scinder en deux parties opposées.

Alors que je me verse une vodka pour m'étourdir un peu, la réalité vient déchirer les fausses excuses.

Des mois durant, j'ai pris sur moi, apprenant à encaisser les travers de Camille et même si je faisais souvent éclater mon exaspération face à lui, les choses ne changeaient pas et ne changeraient pas. Quand c'est comme ça, on part et c'est tout.

On débranche.

Mais je suis faible et tout a un prix. Car à force de me persuader de rester patiente, je m'enfonçais en fait dans une rancœur de plus en plus profonde. Je l'ai haï bien souvent ; parfois cette haine devenait si grande, si incisive, si lancinante que j'aurais voulu le voir mort, gisant à mes pieds. C'est ce qui s'est passé lorsqu'il s'est effondré si brutalement : je me suis sentie vengée et puissante. Mes moments de panique et d'intense frayeur ont été purement égoïstes ; j'ai juste redouté les conséquences. Maintenant, je le sais. Je ne vais pas me raconter d'histoires rassurantes.

Naturellement, Margot trouve que je vais trop loin. Après avoir marqué un silence bien naturel, elle m'expose sa théorie :

– Tu veux être une femme forte alors tu te persuades de ça. C'est un procédé on ne peut plus courant. Tu cherches à éliminer toutes faiblesses éventuelles pour devenir le personnage que tu souhaites.

– Non, Margot, je t'assure tu n'y es pas ; je lui ai réellement voulu du mal. C'est une vérité.

– On peut pas y voir clair après un moment pareil. Combien de fois, tu m'as dit que tu voulais le tuer...

– Là j'aurais pu !

– C'était un accès de fureur donc irréflecti.

Je marque un temps avant de lâcher :

– Je n'y crois pas.

Margot la psy soupire.

– Arrête de vouloir démêler tout ça maintenant, tu y arriveras pas. Laisse de côté.

Peu de temps après, je me rends à l'hôpital et Camille ne tarde pas à arriver. En le voyant comme à son habitude, le teint frais et l'œil vif, j'éprouve à présent un drôle de soulagement. Peut-être que Margot a raison ; des fois il ne faut pas trop remuer le fond de soi-même.

Devant la voiture, alors que la portière passager est ouverte pour l'accueillir, Camille troque ses regards silencieux et énigmatiques par une parole :

– Tu sais que je pourrais porter plainte ?

– Eh bien, vas-y.

– Tu ferais mieux de t'écraser, Raquel. En plus, je comprends pas bien ce que tu fous là.

– Moi non plus.

On reste comme ça, immobile, le regard fixé sur le visage de l'autre sans rien faire d'autre, emmuré de silence au cœur de cette nuit froide et muette et tandis que le calme nocturne opère sa magie étrange sur moi, Camille allume une cigarette, referme la portière ouverte et dit avec humeur :

– C'est pas la peine. Alex vient me chercher.

Ce seul nom me jette dans une répugnance telle que je m'engouffre dans la voiture et démarre en trombe.

Après cet épisode, en conséquence, les rencontres avec Camille en sont réduites. C'est la punition. Mais tout bourreau que j'ai pu être, je souffre de cette absence. Heureusement que tout ne s'explique pas. Du reste, je n'ai jamais essayé d'être logique.

Il en résulte que ma consommation de chocolat a doublé. Je fais mes réserves comme si je me préparais à un siège imminent si bien qu'il ne me reste que peu de place pour le reste de mon alimentation. Sitôt qu'une tablette est consommée, il faut qu'une nouvelle remplace l'ancienne et ainsi de suite. Au début, la caissière ne comptait pas moins de sept tablettes de chocolat mais seulement deux tomates et six œufs ; sa stupéfaction était grande et se peignait sur son visage de façon tout à fait comique. Je me demande bien ce qu'elle a pu penser parce qu'à mon avis, elle n'a pas simplement cru que j'étais gourmande, vu son air alarmé.

Enfin, à présent, elle ne s'en étonne plus car l'habitude use énormément l'effet de surprise.

Mon nouveau régime intensif suivi à la lettre, il faut donc que je subisse une session de torture anti-graisses dans une salle inondée de lumière de néon qui braque six téléviseurs énormes sous les nez des coureurs de sur place ainsi forcés de gober futilités sur frivolités au fil des heures. Donc afin de ne pas enfler comme une montgolfière, je m'efforce de livrer une bataille sans merci à la graisse qui menace de coloniser toute ma partie inférieure si je ne contre-attaque pas.

Mais tout ça c'est passer. Je songe avec un délice doux amer que bientôt, je n'aurai plus à me soucier de tant de sottises car je ne pourrai bientôt plus dépenser grand-chose. D'ailleurs, la vie peut être si agréable parfois qu'il est dommage de la gaspiller en transpirations forcées et en exercices pénibles mais laissons là ces considérations.

Cependant ceux qui sont les plus à plaindre, ce sont les vieux. Il paraît qu'il faut cacher que l'on vieillit maintenant. Malheur à celui qui ne camoufle pas ses rides ou qui ne se teint pas les cheveux. Alors partout, on assiste à des défilés massifs dans les cabinets de chirurgie esthétique où l'on y psalmodie les mêmes prières : « Rendez-moi mes vingt ans ! » On peut vraiment dire que ça, c'est le monde à l'envers, un monde qui veut sans cesse remonter le temps. Certains voudraient prendre la marche contraire au temps en faisant du sur place, en se

faisant des injections capables de bloquer la course perfide des années mais pour un temps seulement...

J'en suis là dans mes pensées quand je m'aperçois qu'un grand brun décontracté et sûr de lui me salue. Adrien. À force de me contraindre à venir, j'ai fini par faire des rencontres. Voilà quelques semaines que ce joli brun pas encore taillé comme un athlète grec bavarde de temps en temps avec moi. Il est dans les affaires, raffole des défis, aime l'argent, le profit, les marges, les bénéfices et vient d'acquérir un vaste appartement sur les hauteurs de la Croix-rousse. Autant dire que j'en sais peu. Mais pour l'heure, c'est bien suffisant ; les détails viendront s'ajouter plus tard ou non.

– Pas de vélo aujourd'hui ? demande-t-il.

– Non. Pas toutes les tortures à la fois.

Ses yeux fauves diffusent une lueur troublante tandis qu'un silence se pose.

Ces silences-là sont terribles.

Il sourit. Je regarde mes pieds.

– Pourquoi tu baisses les yeux ? Je te fatigue ?

– Je suis épuisée mais pour d'autres raisons.

Son regard me pénètre. Une incursion.

Et toujours ce silence...

– T'as un très beau visage. Très pur. Magnifique en fait.

– Bon... je vais... enfin, j'y retourne. Salut.

Depuis trois jours, je ne mange plus de chocolat. Je relis Des pommes et des poires sans parvenir à apporter de modifications. J'ai les mots d'Adrien dans la tête et je me dis que par moments avoir une mémoire de poisson rouge doit être commode. Je n'ai jamais compris pourquoi c'est un défaut d'ailleurs. J'avais écrit une nouvelle sur ce sujet. Une amante, par amusement, feignait l'amnésie face à son amant pendant que la meilleure amie de la première assistait à la scène bien cachée derrière un gros divan. Je n'ai pas gagné le concours de nouvelles avec ça ; ce qui prouve que la mémoire, c'est sacré.

À force de le croiser, l'idée me vient qu'Adrien ferait un parfait amant, le parfait objet sexuel capable d'intervenir à la demande pour éteindre un feu un peu trop carnassier. Des fois, je pense à des choses,

à des étreintes folles, des corps qui s'encastrent l'un dans l'autre, à une même extase qui s'échappe des pulsions si vivement libérées. Je rêve de flammes, j'ai soif de feu, faim de frissons. Veux-tu être mon poison de minuit ? Voudras-tu m'écouter gémir au creux des nuits échevelées ? Dieu, qu'il est bon de s'oublier. Je le désire avec force de jour en jour, d'autant plus que Camille m'a mise en quarantaine pour une durée sans limite. La dernière fois que l'on s'est vu, il m'a dit :

– J'ai envie de calmer le jeu.

– Traduction ?

– Qu'on fasse une pause. J'ai besoin de m'arrêter pour mieux reprendre.

– Autant arrêter tout de suite, je comprends pas ces morts sentimentales à petit feu.

Il m'a considérée d'un drôle d'œil comme s'il ne croyait pas ce que je disais.

– Tu veux arrêter ?

– On dirait plutôt que c'est toi qui me laisses pas le choix.

– Non pas du tout. Je suis juste honnête...

– Très bien alors tu vas mettre combien de temps à réfléchir ? Six mois ?

– Mais non ! Je t'appellerai au plus vite.

Drôle. On dirait que l'incident du cendrier est déjà loin. Camille est une énigme parfois.

Cependant, j'attends sans attendre puisque mon esprit est quelque peu occupé ailleurs. Pourtant, je sais pertinemment ce que je suis en train de faire : je fantasme. Petit à petit, en catimini, je me monte un film dans lequel je me mets à rêver Adrien. Je me soûle de chimères c'est mon instant favori. Rêver. Se laisser porter par le rêve, glisser vers l'onctueux, tout doucement et se régaler des images qui nagent et flottent dans l'esprit. Ce qui est plaisant, c'est la situation, se savoir désirée, regardée, convoitée, c'est grisant. Ça monte à la tête, ça étourdit. A quoi penser d'autre ? L'ivresse, n'est-ce pas le nécessaire ? Susciter le désir même auprès d'un passant comme Adrien vaut la peine de s'allumer même si ce n'est que pour un tout petit instant de récréation. Je me souviens de cette phrase de Fallet : *« L'amour est la chanson des niais, c'est le plaisir qui est tout, ses poignards, ses diamants, ses flambeaux. »*

Les jours suivants, comme rien n'avance concernant ma pauvre carrière littéraire, je reprends une autre sorte de course à pied.

– Bonjour, j'aimerais savoir si je peux vous laisser mes manuscrits ?

La vieille dame fardée aux boucles blanches me couve d'un drôle d'œil. C'est la huitième grande librairie que j'écume, au hasard des trottoirs et une soudaine lassitude fond sur moi.

– Quel type de littérature ?

– Contemporaine.

Elle me fouille de ses petits yeux ronds bien enfoncés dans leur orbite avec un air sceptique. Ses rides creusent des sillons dans sa peau ramollie par les années.

– Je vous demande cela parce que je fais partie du comité de lecture. Mais... en fait, nous recevons tellement de recueils, de romans, de toutes ces choses que bien souvent personne ne les lit, on n'a pas le temps, vous savez.

Oui, je le savais.

Mais l'entendre, c'était autre chose encore. Ça m'a propulsée très très loin, je ne sais pas où parce que j'étais entrée dans une dimension inconnue. La dernière image que je vois, c'est celle des yeux de la vieille pomme plissée. Noirs comme un présage qui disent : « Et encore, t'as pas fini de ramer. »

Je finis par rappeler Enzo. Ce tendre cabotin, très amoureux de sa personne, m'accueille au téléphone d'un ton enjoué, vaguement surfait. Tout le monde pense que son caractère expansif est dû à son côté italien alors qu'il est aussi français que moi. Mais Enzo, pragmatique, préfère les laisser croire, se plaisant à dire : « Être artiste et italien ça fait tout de suite plus authentique. »

Il a même été jusqu'à transformer son nom de famille en Padretti au lieu de Padret. Je l'ai su en tombant par hasard sur sa carte d'identité.

C'est par Gaby que j'ai pu le rencontrer, il y a presque trois ans. Je connais Gabrielle depuis six ans alors qu'elle était serveuse dans un café de la Place des Terreaux dans le cadre d'un boulot d'été. Lyon était désert, tout le monde avait pris la poudre d'escampette. Gaby s'ennuyait et, spontanément, nous avons entamé une conversation. Contrairement à ce que son visage calme de poupée languide laisse paraître, elle est en réalité une personne affirmée, dynamique, qui

exècre par-dessus tout le laisser-aller, la paresse et l'assistance. Avec le temps, j'ai découvert ce que Gaby adore : l'art contemporain.

Alors un jour, elle m'entraîna non sans mal dans une galerie.

Cette grandeoureuse de l'art contemporain et future professeur de lettres voulait absolument voir l'exposition temporaire à la galerie Guedj qui se tenait depuis deux semaines. C'étaient les derniers jours, il ne fallait pas rater ça. Moi, ça me tentait très modérément d'aller y jeter un coup d'œil mais comme c'était dimanche et qu'il faisait froid, autant se mettre à l'abri. La visite avait duré une bonne heure. Gaby était émerveillée comme un enfant devant un tour de magie. Elle commentait les œuvres, très agitée, s'approchait des peintures ou des sculptures, se décalait, tournait la tête sur le côté, reculait, les yeux brillants. Face à mon silence, elle me demanda :

– T'aimes pas ?

– Je crois que c'est bien au-delà de ça, Gaby.

J'étais en bottes à talons, à cause du froid donc, et je commençais à avoir mal aux pieds et aux jambes à force de piétiner. Quant aux œuvres exposées, elles n'éveillaient pas la moindre admiration mais plutôt un ennui profond mêlé à l'impression détestable de perdre son temps. Tandis que nous passions devant des boîtes de conserve éventrées, tantôt bariolées par un coup de pinceau rouge, tantôt complètement peintes dans une couleur mangue, Gabrielle tentait de me faire un cours sur l'art contemporain sans succès.

– Arrête, tu vas pas me dire que ça c'est recherché, si ?

– Déjà, l'art n'a pas besoin d'être recherché et ensuite, le contemporain c'est l'art du quotidien donc c'est tout à fait cohérent de se servir d'objets quotidiens pour en faire une œuvre...

– Mais comment on peut appeler ça une œuvre ?

– Parce qu'il y a une réelle démarche artistique.

– Dans une boîte de conserve ?

– Oui bien sûr même dans une ampoule il peut y en avoir.

– Alors là faut que tu m'expliques !

– Je ne peux rien t'expliquer : l'art s'admire sans explications. Si tu commences à rentrer dans ce genre de chose, ça n'a plus de sens.

– Parce que là, ça en a un ?

– C’est tes émotions qui te le signalent. Après, ce type d’art ne fait pas forcément l’unanimité.

– Ça je suis d’accord ! Et puis les peintres d’avant avaient le respect de leur art. Ils faisaient une toile en entier, eux-mêmes. Tandis que là, certains le font faire par d’autres et disent « oui mais le concept est de moi ! » Ces types ne sont pas des artistes mais des hommes d’affaires.

– Les peintres d’avant... alors tu es restée nostalgique ?

– Au moins, j’y trouve une vraie beauté, illuminée par un savoir-faire visible.

– Tu te trompes. Le savoir-faire des artistes contemporains saute peut-être moins aux yeux mais il est pourtant bien discernable. Ça demande des mois de travail pour certains...

– Peut-être mais dans le tas, on trouve plein de charlatans qui se disent artistes et qui engrangent l’oseille en vendant à prix d’or des objets qu’ils ont simplement teints en une couleur particulière.

– Tu préférerais qu’ils connaissent la gloire post-mortem ? Eh bien, s’ils sont assez futés pour mettre au point quelque chose qui plaît et que les gens marchent, je ne vois pas le problème.

– C’est bien ce que je dis : c’est un business.

– Les choses évoluent, c’est tout et c’est logique. Regarde pour le cinéma, c’est bien pareil : c’est devenu une industrie. Mais on s’égare complètement du sujet. Tu n’as pas besoin de réfléchir autant pour apprécier une œuvre. Holala, regarde ça !

Gaby s’approcha d’une toile. Un carré entre le gris foncé et le noir sur un fond couleur coquille. La voilà en pamoison devant cette photographie du néant.

– C’est somptueux...

Une autre peinture représentait un cercle diaphane, d’une teinte indéterminée sur un fond bleu nuit avec des fragments d’aluminium. Plus loin, une série de cubes noirs sur fond rouge criard avec une main verte au-dessus. À mesure que je découvrais les facettes d’un art toujours plus abscond et hermétique, je tentais d’imaginer son créateur. Je voyais un être vêtu de tuniques très colorées, fumant le cigare et sautillant de demeures cossues en villas de nouveaux riches pour raconter ses dernières trouvailles artistiques à un public de la haute bourgeoisie, immédiatement fasciné par des choses si foncièrement snobs. Ainsi, l’admiration vaguement imbécile de mon

amie me laissait sans voix car je ne concevais pas qu'elle puisse être des leurs.

Elle ne cessait de murmurer « somptueux », « superbe », « sublime » et d'un seul coup, devant une statue de polystyrène avec un chapeau à fleurs multicolores sur la tête, elle se figea mais ce n'était pas la statue qu'elle contemplait.

– Gaby qu'est-ce que...

– Regarde-moi cette splendeur, il est magnifique.

Là, elle ne parlait plus d'un tableau ni même d'une sculpture mais d'un type.

Grand, svelte, cheveux noirs, bouc bien taillé, teint opalin, regard avenant, un air de dandy qui s'est trompé de siècle. Il devait avoir à peu près cinq ou six ans de plus que nous tout au plus.

Gaby se liquéfia sur le coup. Ses rêves venaient de prendre vie subitement. Elle qui s'acharnait à ne sortir qu'avec des hommes rencontrés dans ce genre d'endroit. Moi, j'étais aux anges. Les choses devenaient enfin intéressantes. Tout se passa assez facilement une fois que nous comprîmes que le dandy était celui qui exposait. Déceptions : ni cigare ni tunique extravagante à l'horizon.

Gaby rougissait à vue d'œil tout en lui parlant sans même remarquer que l'histoire d'amour à laquelle elle aspirait était sérieusement compromise.

Entre deux verres de vin de très moyenne qualité, Enzo le dandy m'observait. Nous étions déjà de connivence, quelque chose se créa même si je jugeais ses œuvres atroces. Profitant de l'absence momentanée de Gaby, Enzo conversa avec moi un instant à propos de l'art, de son parcours. Je ne lui cachai pas que l'art contemporain m'était trop insaisissable pour que je puisse l'apprécier, il ne fut pas surpris puis ce fut mon tour de parler de moi ; je lui dis que j'écrivais mais manquais de relations, il offrit spontanément d'essayer de m'aider. En fin de conversation, nous échangeâmes nos coordonnées et subitement il me demanda de but en blanc :

– Comment ça se fait qu'elle n'a pas remarqué que je suis complètement pédé ?

Enzo posait la question sérieusement mais je m'étais mise à rire, gagnée par le comique de la situation. Il me regarda avec un sourire en coin et déclara :

– Bon Miss, je dois prendre congé. Tu diras à ton amie que...

– Que c’est pas la peine.

– Voilà exactement. On se voit bientôt mais motus, ça reste entre nous.

Et il s’éclipsa.

Une main tapota mon épaule.

– Bah alors, il est passé où, l’Italien ?

– Gaby, il faut que je te dise...

Elle venait de perdre un amant, je venais de gagner un ami. En définitive, ce fut une très bonne journée.

Avec Enzo, on s’était revu à peine un mois plus tard et à chaque nouvelle rencontre, complicité et confidences étaient présentes et malgré mon désintérêt pour son art, j’allais à tous ses vernissages. Je ne suis pas devenue fan pour autant. Bien sûr, par son statut d’artiste peintre, il était souvent très pris mais nous sommes restés en contact jusqu’à ce jour.

– C’est bien que tu m’appelles parce que Jules a bien aimé ta dernière nouvelle.

– Laquelle ?

– Celle de l’enfant gâté.

– Ah oui... c’est pas la meilleure, je trouve...

– Oui je trouve aussi... enfin bon, il va faire jouer ses relations, il a dit.

– Ah bon, à ce point ?

– On verra bien si ça marche, fillette.

– Mais je croyais que tu étais plus avec lui.

Enzo se met à ricaner.

– Être avec... ça veut dire quoi vraiment ? Je couche avec parce qu’il est doué et que pour l’heure les autres ne font vraiment pas l’affaire... pourquoi se priver ?

En attendant l’éventuel coup de pouce de Jules, je reprends les recherches de mon côté. Évidemment, c’est toujours aussi dur lorsque l’on n’a pas un réseau solide. Alors forcément la seule arme que je possède est d’insister, ce qui ne fonctionne pas tellement. Je commence à faire figure d’authentique acharnée auprès de certaines maisons d’édition, petites ou grandes, les relançant régulièrement, leur renvoyant des écrits plus récents encore.

La dernière personne que j'ai eue en ligne il y a deux semaines a fini par me sommer « d'arrêter d'insister bêtement ». Mais je rappelle à nouveau, trois jours plus tard, on me raccroche presque au nez alors je pars les affronter en bonne et due forme. Je ne sais pas ce que j'espère, je sais seulement que je veux aller jusqu'au bout, un peu comme si un désir suicidaire me poussait à toucher le fond.

Ça commence mal.

Je commence mal.

Je mens un peu, beaucoup, passionnément. Mais on m'a aidée aussi. La secrétaire à la réception m'a dit tout de suite :

– Bonjour. Mme Icare, je suppose ?

Voilà un nom singulier mais il n'y a pas à hésiter, je m'engouffre dans la brèche.

On me fait asseoir dans une sorte de salle d'attente.

Naturellement comme certains novices de la fraude, je suis passablement angoissée à l'idée d'être bientôt confondue dans mon rôle de fourbe.

– Mme Icare ?

Je sursaute.

La secrétaire me fait un signe de tête.

– Vous pouvez y aller, le directeur vous attend, deuxième à droite.

Ma main se crispe sur la serviette contenant mes manuscrits. Je prends une profonde inspiration, frappe à la porte, attends et entre.

– Bonjour Monsieur.

Un grand homme maigre à la prestance raffinée et à la chevelure châtain foncé me dévisage, l'air grave. Soudain, ses sourcils se lèvent.

Moi, je regarde avec une concentration exagérée le désordre quasi artistique qui règne sur son bureau à défaut de regarder directement mes pieds.

– Qui êtes-vous ?

La partie se complique sérieusement. Son regard, d'une fixité minérale, est très clair sur ce point.

Mentir encore est assez risqué.

Sentant qu'il ne vaut mieux pas le faire attendre, je révèle mon identité.

Ses sourcils se lèvent une fois encore. Mon nom ne lui dit rien et il me demande ce que je fais ici. Je lui tends les manuscrits.

– Je suis venue vous apporter mes manuscrits.

– Pour quoi faire ?

Je croise son regard, interdite.

– Des manuscrits, on en a à la pelle ici. On ne sait pas comment gérer...

– Je sais tout ça mais je voudrais juste que vous en lisiez quelques-uns...

– J’attendais une certaine madame Icare, j’ai tout de suite su que ce n’était pas vous puisque cette dame doit avoir environ cinquante-huit ans. Donc vous avez raconté des sornettes à ma secrétaire et maintenant vous tentez de m’en faire lire. Vous avez de l’audace.

Je baisse la tête, défaite.

– Ce n’était pas mon intention. Seulement, il faut bien que j’essaie.

Il semble se radoucir.

– On n’est jamais mieux servi que par soi-même, je vous l’accorde.

Il prend un manuscrit, tourne une page, le repose sur son bureau.

Il soupire, me considère un moment. Il a beaucoup de charme, ce constat me percute une demi-seconde et s’envole.

– Je regrette mais ça ne marche pas comme ça.

– Au moins, lisez-en un.

Je suis en train de mendier. C’est humiliant au possible.

– J’en ai déjà des centaines en attente. Tout est intéressant mais il faut bien filtrer, impossible de dire oui à tous.

Je ressens le besoin de me concentrer sur quelque chose, avise ses bibelots africains, probablement achetés au coin de la rue, et commence à sentir que la bataille ne tourne pas à mon avantage. Quelque chose s’affaisse en moi. Les nerfs, sans doute.

– Bon sang, pourquoi personne ne peut me donner une chance ?

L’homme me regarde avec surprise, le sourcil levé.

– Pardon ?

– Je comprends pas ce que ça vous coûte de lire ce que j’ai écrit. Pourquoi il faut toujours s’égosiller, supplier, s’énervé pour une chose aussi simple ? Pourquoi ? Comment ça se fait ? On dirait qu’il faut forcément payer très cher l’audace de vouloir vivre de son art.

À cet instant, la secrétaire apparaît avec une dame plus âgée.

La première me jette un œil interrogateur, me demandant des explications.

– C’est une erreur, dis-je simplement.

Je prends congé, remercie le directeur sans savoir pourquoi et m’en vais.

À peine arrivée chez moi, je compose le numéro de Margot, afin de narrer l’épisode de la dernière chance. Comme souvent, elle réussit à m’apaiser. Puis, elle me raconte sa vie parisienne.

– Mon stage me rend dingue. C’est vrai que c’est un truc super d’encadrer des jeunes en difficultés mais c’est tellement usant aussi !

Margot en a quand même aussi un peu marre de Paris.

La première année là-bas avait pourtant été magique, rythmée par les sorties en boîtes avec les amis qu’elle s’était faits en peu de temps, les rancarts à profusion, les plaisirs de la bonne chère et de la chair, les joies du shopping, le régal des flâneries dans les musées, les expositions, les parcs. Tant d’animations, tant de découvertes avaient plongé Margot dans une sorte d’état second. Elle en était tombée amoureuse et il y avait de quoi.

Mais comme toute passion, sa toquade pour Paris s’est à présent éteinte.

À présent, il y a moins de sorties, moins de flâneries, moins d’argent, moins de temps.

Margot court tout le temps. Même quand elle dort. C’est surtout ça qui l’agace. Ici tout est si proche. Là-bas, il faut prévoir les choses une heure avant à cause du transport et ça n’empêche pas d’arriver quand même en retard. Il faut courir, tout le temps. Alors si on court comment apprécier les merveilles autour de nous ?

– Tu reviens quand à Lyon ?

– Bientôt... bientôt.

Je regarde le temps se dissoudre avec une fascination d’enfant. Le temps se défait, se décompose, minute par minute, seconde par

seconde, goutte à goutte, lentement, évidemment. Je regarde une heure mourir pour qu'une autre prenne la relève et ainsi de suite. C'est lent en apparence mais en réalité c'est un spectacle qui ne cesse de surprendre. On n'a pas le temps de se rendre compte de la fuite du temps.

Aujourd'hui, j'ai le temps de le contempler s'enfuir. Alors je sais que je ne dois pas lambiner avec mes écrits sinon je risque de me laisser piéger par le temps et ses tours de passe-passe.

Je le sais oui seulement j'ai l'impression d'être déjà passée par toutes les démarches envisageables pour qu'il se produise ne serait-ce qu'un frémissement. La difficulté de la conquête peut être exaltante, stimulante il est vrai mais jusqu'à un certain point. Le point en question a largement été franchi à la manière d'une montagne dantesque. J'ai grimpé cette montagne et puis ? Rien juste un ciel blafard au-dessus de ma tête, sans nuages, sans vie, sans éclat. Un ciel qui déroule à l'infini une étoffe d'un blanc sale, malade dans l'immensité d'un silence figé.

Le pire, c'est le silence car il signifie indifférence. Impossible d'avoir des réponses. On me dit juste que l'on n'est pas « intéressé » par ce que j'écris, que je devrais aller voir là-haut sur la colline s'ils y sont. On croirait que je les demande tous en mariage ! Et puis pour des personnes travaillant dans l'univers de l'édition, elles ne font pas preuve de beaucoup d'imagination dans leurs lettres-types, me semble-t-il. Pourquoi ne pas oser plusieurs tons différents ? Comme :

Comique : « Merci d'avoir pris la peine de nous envoyer vos manuscrits. Toutefois, nous avons décidé de ne pas vous publier car si tout le monde pouvait devenir écrivain comme ça, en claquant des doigts écrire n'aurait plus de sens et encore moins d'originalité. »

Absurde : « Désolé mais vos textes sont trop bien écrits, ce qui nuirait dangereusement à l'image de marque de notre maison d'édition. »

Paresseux : « Navré mais publier c'est trop compliqué ! »

Soupçonneux : « Votre manuscrit ressemble un peu trop à *l'éternel été*. Les plagiats ne sont pas acceptés. »

Idiot : « Revenez vers nous quand vous serez connue. »

Hâbleur : « Nous accusons réception de vos écrits. Nous ne manquerons pas de vous rappeler. »

Maniaque : « Le recueil de nouvelles doit faire cent pages, le vôtre n'en fait que quatre-vingt-dix-neuf. »

Et tant d'autres...

Mais le plus souvent, je ne reçois pas de lettre type.

Par contre, je viens de recevoir quelque chose d'assez effroyable. Alors que je rentrais chez moi à la suite d'une nouvelle chasse aux librairies-maisons d'Édition, je trouvai un lambeau de feuille de papier froissé. L'écriture patte de mouche de Camille y emplît toute la page : ses adieux. Afin de me préserver, je ne lis que la dernière ligne de ce verbiage ; « *je suis désolé.* » Pas autant que moi.

C'est maintenant qu'il aurait dû se prendre le cendrier et en pleine face encore. « *Partir pour mieux rependre* », mon œil ! L'amertume me gagne avec sa dose de peine, de spleen lacrymal mais l'ego intervient aussi car j'exècre être remplacée même si ça devait arriver. Pourquoi me le dire d'ailleurs ? Pourquoi il a fallu que je tombe sur cette phrase, aussi ?

La tablette de chocolat au lait aux noisettes n'a pas fait de vieux os. J'ouvre mon cahier de vie où j'inscris toutes les idées qui me passent par la tête dans la journée ou même les propos recueillis de personnes tout à fait inconnues et me poste devant l'ordinateur pour commencer à écrire mais très vite, tout ce que j'écris sort noir, plus noir que la misère la plus légitime.

Je regarde par la fenêtre. Hé non, le monde ne s'écroule pas !

Vais-je, moi, m'écrouler pour avoir passé un an et demi à guetter un déclic amoureux qui n'est jamais arrivé ? Certes, non. Je préfère le faire au cinéma quand le héros meurt ou quand il y a quelque chose de beau.

J'ouvre une autre tablette de chocolat blanc, allume la télévision, écoute le bruit, relis mes notes de la journée, tente d'écrire à nouveau quand on sonne à la porte.

Gabrielle paraît dans l'encadrement. Passer à l'improvisiste fait partie de notre code. La spontanéité est sacrée pour elle comme pour moi.

– Je te dérange pas ?

– Jamais.

Elle s'assoit dans le salon, repère aussitôt le mot de Camille qui traîne sur la table, le lit.

– Qu'est-ce que c'est que ce truc ? C'est une blague ?

– Non, Camille est pas assez intelligent pour avoir de l’humour.

Elle me regarde sans comprendre de ses yeux bleus innocents. J’ai toujours pensé que Gaby aurait dû être princesse. Dommage, elle s’est trompée d’époque.

– Ça va ?

– Bien sûr que oui. Garde tes condoléances pour quelqu’un qui en a besoin.

– T’es pas obligée de mentir si effrontément.

Je la regarde bien en face comme si elle était mon miroir. Les failles, c’est si moche, si regrettable qu’à défaut de les gommer, je nie leur existence mais apparemment personne n’est dupe, on voit clair dans mon jeu.

– Ça sert à quoi de dire qu’à l’intérieur de ma forteresse, il n’y a qu’un champ de ruines ?

– À être vraie. Tu t’acceptes pas assez.

– J’avais qu’à le quitter c’est tout. C’était écrit qu’il allait me remplacer, ça me pendait au nez depuis le début mais j’ai préféré me prendre son départ dans la tronche plutôt que de me barrer. C’est pathétique.

– C’est l’amour.

– C’est de la connerie, ouais. Maintenant, je vais pouvoir commencer la désintoxication.

Le processus d’amnésie forcée est l’un des plus déprimants parce qu’il entraîne une succession d’impératifs : supprimer toutes les photos (par chance, il y en a peu), éviter certains endroits, effacer les numéros de ses amis et bien sûr le sien avant tout même si on le connaît par cœur, vérifier qu’il ne reste plus rien de ses affaires dans l’appartement et enfin la phase la plus infaisable, ne plus se souvenir. Sans parler d’une phase, elle aussi fort pénible : la cicatrisation. Finalement, l’amour raté c’est comme une mauvaise chute : on perd un temps fou à s’en remettre. Ça sera dur, infini et terrible. À moi, je peux me l’avouer mais il est important de faire plus ou moins bonne figure face aux autres pour donner l’exemple et faire croire que ce mal se dissipe rapidement.

Nous changeons de sujet et je lui avoue que les quelques projets littéraires que j’ai eus sont tombés comme des dominos. Elle soupire par compassion.

– Ouais c’est pas évident. Je sais que ça à rien à voir mais j’ai du mal avec ma dernière année de fac de lettres. J’ai toujours envie d’enseigner mais il me semble que les études n’en finissent pas et que... je sais pas, je commence à m’essouffler après cinq ans.

Finalement, il n’y a pas que ma voie qui est difficile.

Je tends le bras, m’empare de mon carnet et j’écris aussitôt, au saut du lit si on peut dire.

Mon inspiration presque matinale déborde sur le papier, s’écoule en grandes et longues phrases sans ordre, sans autre cohérence que de m’apaiser ou de me faire croire qu’un jour, ces larmes d’encre vaudraient quelque chose peut-être. Quel gâchis que cette ville soit le théâtre de mes difficultés alors que pour moi, c’est la ville des plaisirs, la Cité des cinq sens. Elle se laisse caresser des yeux, l’œil charmé touche avec délice ses contours, ses moulures, découvre ses endroits secrets au détour des rues pavées, une ville aux mille facettes, aguicheuse ne montrant qu’à moitié ses trésors, ses appâts et moi qui la contemple sous son plus mauvais angle parce que je ne peux plus voir sa beauté uniquement.

La lueur sale du dehors a pénétré dans ma chambre.

Une grosse bulle de verre opaque.

Je me lève, fais mes gestes quotidiens mais rien à faire, je retourne à mon bureau pour écrire. Je ne me maîtrise plus.

C’est à cet instant que la réalité décide d’entrer en scène.

– Allô ?

– Bonjour, Christine Raviel de l’aide à l’emploi, je vous téléphone pour savoir où en sont vos recherches.

Je lui raconte que je n’ai rien de concret sans oser lui avouer que pour l’instant d’autres choses bien plus essentielles pour moi m’occupent en continu et que je ne suis pas inquiète de ce désœuvrement opportun.

Pourtant, ce coup de fil m’a rappelée que les aides financières ne seront pas intarissables et tôt ou tard, je devrai mettre la littérature de côté pour pouvoir manger. Ô dégoût ! Je cherche alors des pistes en vain. Les concours de nouvelles ne donnent rien de bon pour moi, Enzo et Jules sont toujours autant accaparés par leur art ; je me demande d’ailleurs si je peux placer quelque espoir en eux tout à coup mais je sais aussi que pour l’heure ils sont mes uniques chances

de créer un réseau très correct. Je pense bien sûr aussi à Clarisse mais après le drame du pot de fleurs, je ne sais pas vraiment comment l'aborder. Pourtant l'action finit par l'emporter, je ne dois pas prendre le risque de mettre une seule chance de côté.

Je me mets donc en route pour les Éditions de la Licorne.

Je croise Joris.

– Qu'est-ce que vous faites là ?

Joris est le seul à m'avoir vouvoyée durant les huit mois qu'a duré le contrat. Il est très vieille France étant lui-même assez vieux avec ses cheveux gris et rares et sa peau plissée.

– Clarisse, elle est pas là ?

– Si, au rayon des nouveautés.

Il brûle d'envie de savoir ce que je viens faire ici mais je décampe sitôt l'information reçue, essuyant au passage son regard inquisiteur.

Clarisse est là, impeccable, classe dans un tailleur gris perle qui met admirablement bien ses formes en valeur.

– Raquel !

– Comment ça va ?

Elle m'entraîne dans un coin plus à l'écart.

– J'ai su pour Chazel. C'est dingue.

Son regard m'interroge.

– Qu'est-ce que t'as su ?

– Ben, l'histoire du pot de fleurs. Mes condoléances.

– Ah, ça. Je pensais pas que tu étais au courant.

Elle baisse les yeux, jette un œil à gauche et à droite comme pour traverser une rue et murmure :

– Viens on va dehors, faut que je te parle d'une chose.

Une fois éloignée de la librairie, elle s'exprime.

– Je couchais avec lui mais ça date de l'année dernière seulement contrairement à la rumeur. Que veux-tu ? Je me suis laissée séduire. Ça allait jusqu'au jour où j'ai su que j'étais aussi cocue que sa deuxième femme dont il allait divorcer. Alors tu vois, je n'ai pas besoin de condoléances. J'ai juste perdu mon temps encore une fois.

Un silence nous traverse. J'ai la cervelle embuée, des images se télescopent, s'étirent, se déforment. Clarisse me regarde comme si elle guettait quelque chose.

– Tu veux dire que tu lui as balancé le pot de fleurs ?